Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 18

Artikel: Pour ne pas manquer le train
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-212093

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Chasseur averti n'en vaut point. — Un chasseur s'était attiré maintes fois les quolibets de ses camarades, et pour cause : Le gibier ignorait le calibre de son plomb.

Ils résolurent un jour de lui faire une farce. Elle fut éventée par un ami du chasseur maladroit :

Fais attention, lui dit-il, tes compagnons méditent de te jouer un tour. On placera à portée de ton fusil un lièvre empaillé. Ne te laisse pas mystifier.

Le lendemain après plus d'une heure d'infructueuse poursuite, notre chasseur voit partir à dix pas un superbe lièvre. Le fusil au repos, il le regarde tranquillement courir.

— Va, va, mon bonhomme, tu ne m'y prendras pas ; je sais bien que tu es empaillé.

POUR QUI ME PRENEZ-VOUS ?

Nous rencontrâmes, l'autre dimanche, un pasteur qui s'en allait prêcher au pénitencier, à la place du chapelain, empêché.

— Ne croyez pas, nous dit-il, que j'envisage cette tâche comme une corvée. Et puis, les malheureux qui sont enfermés là-haut ne sont pas tous des brutes ; il se trouve même parmi eux des garçons pleins d'originalité. Ainsi, je me rappelle un jeune homme dont la vilaine spécialité était de voler des bicyclettes. Ces larcins lui valaient chaque fois quelques mois de réclusion de plus ; mais cela ne l'empêchait pas, dès qu'on le relâchait, de retomber dans son vice : la passion du vélocipède chez lui était plus forte que toutes les bonnes résolutions. Un jour, comme il rentrait au pénitencier pour la quatrième fois, je lui demandai : « C'est encore, je m'en doute, une de ces terribles bicyclettes qui vous ramène ici ? » — « Oui » firent ses yeux. — « Est-ce vous, peut-être, continuai-je, qui avez attrapé la bicyclette de mon fils ? (Je dis *attrapé* et non *volé :* inutile, n'est-ce pas, de blesser dans leur dignité messieurs les voleurs.) Donc je voulus savoir si c'était lui qui avait fait le coup.

— Comment était-elle, cette bicyclette ? questionna-t-il à son tour. Etait-elle neuve ?

— Non, lui dis-je, elle avait beaucoup roulé.

— Alors, reprit le voleur, avec l'air de dire : « Pour qui me prenez-vous ? », alors ce n'est pas moi qui l'ai *faite ;* moi, je ne *travaille* que dans le neuf.

Nous étions arrivés devant la grille de la « grande pension », comme le langage populaire appelle notre prison cantonale ; notre aimable narrateur nous quitta, et ce fut dommage pour nos lecteurs, car il savait sûrement bien d'autres historiettes.

Pour ne pas manquer le train. — « Rien ne sert de courir, il faut partir à temps. », dit le fabuliste. Cette sentence demeurera vraie éternellement. Mais si le bon La Fontaine vivait à notre époque, peut-être ajouterait-il en prose : « Pour ne pas manquer le train, ayez toujours sur vous un bon indicateur, tel que l'*Horaire général du major Davel*, publié à Lausanne par les hoirs d'Adrien Borgeaud, imprimeurs-éditeurs. »

Les beautés du droit. — Un jeune avocat défendait devant le tribunal de Lausanne un vaurien de la pire espèce.

Les faits étaient parfaitement établis ; même l'accusé avait tout avoué.

L'avocat n'avait plus qu'à chercher à attendrir l'âme des jurés dans l'espoir d'adoucir la peine. Il plaida des circonstances attémantes et, d'une voix émue, raconta la vie accidentée et tourmentée de son client.

A la fin de la plaidoirie, l'accusé pleurait à chaudes larmes.

— Ah! s'écria-t-il, sanglotant, je ne savais pas que j'avais été si malheureux !

POUR LE 14 AVRIL !

Nous avons, samedi dernier, publié le compte rendu de la célébration du 14 avril, par la « Patrie Vaudoise », à Berne, compte rendu qu'avait bien voulu nous adresser un fidèle ami et collaborateur du *Conteur*, M. Marc Henrioud.

Un des participants à cette charmante fête a l'amabilité de nous envoyer encore le toast que porta M. Georges Krieg. Ce toast, en vers plus ou moins improvisés, eut un très vif succès, car il répond au désir de concorde et d'union entre Confédérés, auquel de plus en plus, heureusement, le cèdent l'agitation et les suspicions regrettables de ces derniers mois.

Confédérés !

Nous vivons dans l'histoire un moment solennel !
Depuis que nos aïeux ont, devant l'Eternel,
Sur le pré du Grütli scellé leur alliance,
Il n'en fut pas beaucoup d'une telle importance.
Pendant ces six-cents ans nous fîmes du chemin.
Ceux qui nous l'ont ouvert, les armes à la main,
N'ont jamais supposé qu'un jour, leur Helvétie;
Ce tout petit état — émeraude sertie
Dans la couronne d'or d'un puissant souverain —
Planterait son drapeau du Rhône jusqu'au Rhin,
Oui, nous pouvons l'aimer avec idolâtrie ;
Nous pouvons être fiers d'une telle Patrie,
Fiers du petit pays qui, parmi les plus grands,
A su se maintenir toujours aux premiers rangs,
Et qui, par son travail, sa valeur, son courage,
Inspira le respect aux plus grands personnages.
Nous pouvons être fiers de la prospérité,
Que notre peuple a su, par sa tenacité,
Son ardeur au travail et son intelligence,
Ajouter aux bienfaits de son indépendance,
Mais à toute médaille il existe un revers :
Une guerre effroyable endeuille l'Univers ;
Le vieux monde ébranlé chancelle sur sa base,
Le canon retentit de l'Yser au Caucase,
Et la Suisse, au milieu de cette Europe en feu,
Grâce à tous ses enfants et surtout grâce à Dieu,
A vu jusqu'à ce jour sa frontière épargnée ;
Mais a dû, cependant rassembler son armée.
A son premier appel, tous, Latins et Germains,
Nous avons répondu, et, la main dans la main,
De nos fiers devanciers prêts à suivre les traces,
Nous avons démontré au monde, que deux races,
Unies par l'amour sacré du sol natal,
Peuvent braver la mort pour le même idéal.
Il ne faut certes pas être trop alarmiste,
Ni voir notre avenir sous un jour pessimiste ;
Mais un péril existe et ce péril est grand ;
Il ne saurait laisser nos cœurs indifférents :
Cette guerre a creusé, le long de la Singine,
Un fossé, moins profond qu'on ne se l'imagine,
Mais qui, par des pêcheurs en eau trouble exploité,
Pourrait servir de tombe à notre Liberté.
Nos tout puissants voisins seraient bientôt les maî-
[tres,
Du sol trois fois sacré légué par nos ancêtres,
Si, dans ces temps troublés, nous étions assez fous,
Pour laisser pénétrer la discorde chez nous.
Dans un pareil moment notre patriotisme,
Doit imposer silence au particularisme ;
Au milieu du danger, nous devons faire bloc,
A toutes les pressions résister comme un roc ;
Gardant en nos destins notre foi toute entière,
Nous devons éviter que, de quelque manière,
Le Suisse alémanique et le Suisse romand,
Sentent dans leurs rapports, le moindre froissement.
Nous devons, de nos chefs, exiger la justice,
De nos institutions protéger l'édifice
Et ne pas tolérer que nos autorités
Puissent diminuer en rien les libertés
Par nos vaillants aïeux, l'une après l'autre acquises,
Et sur leurs oppresseurs péniblement conquises.
Nous devons les garder envers et contre tous,
Pour les transmettre à ceux qui viendront après
[nous.
C'est dans ce but, Messieurs, ce but patriotique,
Que je viens faire appel au bon sens helvétique,
Dont vous avez fait preuve en tant d'occasions,
Et qui plane bien haut par dessus nos passions.
De Genève à Rorschach, de Chiasso jusqu'à Bâle,
Nous devons conserver l'unité nationale,
Pour transmettre à nos fils, comme un pieux dépôt,
La devise d'amour qu'on lit sur nos drapeaux !

Berne, 1916. G. Krieg.

IO ON EST BIN, IQUI'EST SA PLLIACE

François aô taôpi n'avâi jamé étâ ein tsem dè fai. N'avâi pas occasion dè tant cora coumeint lè dzeins d'ora que sont adé la route ; et l'avâi sa Bronna et son tsai à re lès po allâ âo martsî et po menâ à mâodrè. parâi ia cauquiè teimps dévessâi allâ à on e terrâ dâo coté dè Maracon, et sè décidà à mon dessus on trein. L'étâi trâo llien po allâ avo lo tsai, kâ dû pè vai lo Veyron tant quiè lé, lâ on rudo bet. « A la garda ! se sè dese, faut pérâ qu'on âodrâ sein vaissâ. »

Ye part don po la garâ avoué sa veste dè no et son tsapé dé coumenion qu'avâi on gra crépe einvortolhî, que cein fasâi on peche mougnon, que n'iavâi pas fauta dè lâi férè de iô d'allâvè, et démandè on beliet dè *troisièm* po cein qu'on va tot asse rudo qu'avoué lè z'a tro, que sont po lè fins monsus et po madam la menistrè.

L'est bon. Sè va chetâ que dévant, dézo couvai et quand lo tsemin dé fai arrevà, iavâi pecheinta reintse dè clliâo vagons. Sè trovè découtè la comotive et traçà ein derrâi po ts tsî lo vagon iô dévessâi eintrâ. Quand l' trouâ, l'âovrè la portetta, s'amînè dedein, et chîtè su clliâo bio bancs tot gris, qu'on a de 'na cutre, tant cein étâi dâo et sè peinsâ « n'est pas l'eimbarras, lâi fâ destrà bon ; on s pâo appoyî, que l'est pertot dâi coussins ; » fasâi dinsè dâi petitès dzevatâïès po cheintrè iavâi dâo du ; mâ po dâo du, n'iavâi rein dè d Sè trovâvè quie tot solet, et ion dâo tsemin fai qu'avâi met'na carletta d'allemand et qu'av onna petita giberna, eintrè vers li et lâi démand sa carta. La lâi baillè.

— Vous ne devez pas être ici, dites-voi, qu lâi fâ stu l'hommo ; vous avez un billet de tro sième, sortez et allez-vous en arrière.

Et cé coo passè à n'autro vagon.

François aô taôpi décheind, revouâitè clli vagons et sè dit : Mâ sè trompè ; l'est bin qui et sè reinfatè dedein.

L'autro revint, lo revâi à la méma pliace lâi fâ :

— Comment, vous n'avez pas encore chang dépêchons-nous !

— Mâ m'n'ami, dusso étrè quie !

— Mais non ; c'est un wagon de première.

— Eh bin veni vaire :

Et Berbitchon décheind, preind l'autro pè bré, lo fâ recoulâ dè trâi pas, lâi montrè avo lo dâi lo coutset dâo trein et l'âi dit :

— Vâiquie la comotive et lo tombéré iô met lo tserbon ; ora comptâdé aprés : ion dou !... et trâ ! eh hé !

— Eh bien !

— Eh bin ! y'é on beliet dè troisième et vâ quie lo troisièmo ; ora lâi su-yo, oï âo na ?

Une fanfare d'attaque. — Un campagnar adressait à l'un de nos journaux le compte-rend d'une fête célébrée dans son village.

Après avoir parlé de l' « imposant » cortège des « honorables et sympathiques représentant des autorités de district, de cercle et commun les », des « sémillantes demoiselles d'honneu en robe blanche avec l'écharpe verte en bandou lière », du banquet « abondant et très bie servi par l'ami ***, un fin cuisinier », des di cours « éloquents, patriotiques et bien sentis » du bal « très animé et joyeux, qui se prolonge jusqu'aux premières lueurs du jour naissant » le correspondant terminait ainsi son comp rendu:

« Et nous aurons garde d'oublier notre vai lante et infatigable fanfare qui, durant tout cette belle fête, nous a prodigué ses retentis sants accords. Merci du fond du cœur et a nom de tous, ô inépoumonables musiciens ! »